Joana Choumali : "Hââbré, the last generation"

Né en 1974 à Abidjan (Côte d'Ivoire), la photographe Joana Choumali fait partie des cinq lauréats du prix POPCAP 2014 avec sa série "Hââbré, the last generation" qu'elle consacre à une pratique en voie de disparition en Afrique de l'Ouest, la scarification faciale. Au cours de l'entretien, elle revient ainsi sur les différentes étapes de création de ce travail sensible du portrait, ainsi que sur son projet plus général de donner à voir une Afrique en mouvement, "anodine" et nuancée.

Joana, pouvez-vous vous présenter brièvement, s'il vous plaît ? Quel est votre parcours et comment avez-vous décidé de devenir photographe ?

Je vis et travaille à Abidjan. J'ai passé toute mon enfance en Afrique et j'ai aussi beaucoup voyagé en Occident : cela me permet de comparer et de percevoir les nuances d'une culture à l'autre. Je traite souvent de l'identité car, pour connaître les autres, il faut déjà se connaître, se poser des questions et, si on a de la chance, se trouver, se retrouver.

Je souhaite montrer ma vision d'une Afrique entre tradition et modernité et, chacun photographiant avec son ressenti et son vécu, je souhaite parler de sujets qui portent sur mon pays, ma génération, mon continent « vu de l'intérieur ».
Changer les opinions et casser les préjugés sont des moteurs pour moi, mais j'aime que les conclusions viennent de la personne qui regarde mon travail. Si l'on ne peut pas obliger une personne à changer ses opinions, on peut l'amener à réfléchir, à échanger.

Quelle est l'origine du projet qui a donné naissance à la série "Hââbré, the last generation" ? Que signifie "Hââbré" et d'où ce mot vient-il ?

En Côte d'Ivoire, il était courant de voir des personnes d'origines sociales diverses arborer fièrement leurs scarifications sur le visage mais aujourd'hui cette pratique disparaît peu à peu.
Je me suis souvenue alors d'Ekra, le chauffeur qui m'emmenait à l'école, qui avait de grandes scarifications qui marquaient son visage des tempes au menton. Je trouvais ces formes géométriques fascinantes... et normales à la fois. Originaire de la région centre-est de la Côte d'Ivoire, Ekra ne faisait pas alors exception. Je me suis rappelée également de M. Konabé, ce tailleur que je connaissais depuis mon adolescence, qui portait des scarifications sur le visage. J'ai décidé de lui demander ce qu'il ressentait. J'avais envie de comprendre pourquoi il avait le visage marqué, comment se passait un rituel de scarification. Que ressentait-on pendant et après l'acte, et des années après ?

C'est ainsi que j'ai ressenti le besoin de prendre des photos de ces hommes et de ces femmes, cette dernière génération d'africains scarifiés. Pas nécessairement de la Côte d'Ivoire, parce que la plupart des personnes que j'ai pris en photo sont des immigrants du Burkina Faso. Cependant, ils ont vécu à Abidjan assez longtemps pour se considérer comme Abidjanais. Mais ces scarifications ont continué de leur rappeler qu'ils proviennent d'un autre pays, voire d'un autre temps. La Côte d'Ivoire étant un pays d'immigration, mon but était de recueillir les témoignages de ces personnes qui ont quitté leur village et qui se sont installées à Abidjan pour travailler. Plusieurs personnes m'ont affirmé qu'ils avaient été la cible de brimades, de moqueries du fait de leurs scarifications. Ces personnes ont dû s'intégrer comme elles ont pu dans la société ivoirienne et plus spécifiquement à Abidjan, l'une des plus grandes métropoles ouest-africaines.

Enfin, "Hââbré" signifie "écriture", "signe" et "scarification". C'est le même mot pour les 3 notions, en langue Kô du Burkina Faso.

Des recherches préalables sur le sujet au choix des personnes, du type de cadrage et d'éclairage, comment avez-vous travaillé à la construction de cette série ? Avez-vous dû faire face à des défis particuliers pour la réaliser ?

J'ai commencé par me documenter, me renseigner sur ce qui avait été déjà fait, en image aussi, mais je suis tombée pour la plupart du temps sur des images d'explorateurs du début du 20ème siècle : très peu de documents actuels, d'images contemporaines étaient disponibles sur le sujet.

J'ai eu quelques difficultés à trouver des personnes à photographier, du fait leur rareté. Certains ont refusé de poser. Au départ, j'abordais des personnes dans la rue et je leur demandais de poser : si elles acceptaient, nous prenions rendez-vous. Cependant, cette méthode n'a pas été très fructueuse car beaucoup avaient des réticences, acceptaient puis se défilaient.. J'ai eu la chance de bénéficier du bouche-à-oreille, les premières personnes qui ont posé ont pu ainsi convaincre les autres de l'honnêteté de ma démarche.

J'ai choisi de travailler en studio pour ne pas être distrait par le décor. Je voulais vraiment me focaliser sur le visage, les expressions, les formes, les regards. J'ai choisi le même fond et le même éclairage neutre, au flash, en studio. Le cadrage est le même aussi.
Je procédais toujours de la même façon : je présentais le projet, puis je recueillais les témoignages et enfin nous passions au studio pour la photo.

Chaque portrait était-il pour vous aussi l'occasion de répertorier les différents types de scarification qui peuvent encore exister de nos jours ? Je me demandais ainsi si vous aviez travaillé en "historienne"…

Ma première intention n'était pas vraiment de répertorier, car il était déjà difficile de trouver des gens qui voulaient bien poser, alors j'étais plutôt guidée par la disponibilité des personnes que je pouvais trouver : dès lors, le choix s'est plutôt imposé à moi. Et comme j'avais pris le parti de documenter ce sujet d'un point de vue contemporain et urbain - les personnes vivant à Abidjan -, cela n'était pas facile. Mais je dois reconnaître qu'à mesure que j'avançais sur le projet, je pouvais effectivement reconnaître la région d'origine de la personne qui posait en fonction de certains types de scarifications. J'ai beaucoup appris.

Dans votre site, chaque portrait est doublé d'un portrait de dos de la personne photographiée : pourquoi ?

Je voulais montrer le caractère anonyme que chacun recèle lorsqu'il est de dos. De dos, chaque personne pourrait avoir n'importe quelle origine. De face, on ne peut plus se cacher et, dans le cas présent, ces personnes sont obligées de faire face à leur identité. Elles n'ont pas d'autre choix que d'afficher cette carte d'identité faciale que représentent leurs scarifications. L'un des personnes que j'ai photographiées m'a dit : "Pas besoin de carte d'identité, nous l'avons déjà sur nos visages. Voilà pourquoi les gens faisaient cela : pour qu'on se reconnaisse. Mais maintenant, c'est fini, on ne se reconnaît plus."

Au départ, vous expliquiez souhaiter travailler sur une Afrique résolument contemporaine, "vue de l'intérieur", entre "tradition et modernité". Quelles sont les prochaines étapes de votre travail ?

J'aimerais faire connaître certaines nuances de nos cultures, en montrant l'Afrique d'aujourd'hui sous certains aspects qui nous semblent tellement anodins ici qu'on les ignore ou on les oublie. Pourtant, ces aspects traduisent précisément les mutations sociales et culturelles du continent. Je cherche à trouver des réponses à des questions que je me pose. Ainsi, ma prochaine série traite de l'identité, de l'héritage culturel. C'est une série de portraits de citadines africaines qui se retrouvent face à leurs origines. Elle traite de ce décalage qui s'installe entre tradition et modernité chez des Africaines qui ne sont pas toujours "connectées"

à leurs racines et qui, pourtant, se sentent résolument africaines.
Je travaille également sur une série qui aborde le sujet de l'image de soi, le rapport au corps et à la beauté dans un Abidjan d'aujourd'hui.

Voir le site de Joana Choumali : http://joana-choumali.squarespace.com/